

Critique du Journal (1939) 3
par Ramon Fernandez
"Marianne" 26 juillet 1939

LE LIVRE DE LA SEMAINE "Marianne"

26 juillet 39

JOURNAL

par André GIDE



La *Pléiade* a eu l'excellente idée de publier la partie du *Journal*, d'André Gide, arrêtée à ce jour (1). C'est une œuvre considérable et dont la signification est non seulement littéraire, mais historique. La place d'André Gide, dans le cadre de la culture française, est sans doute plus importante encore que ne le croient ses admirateurs. Tâchons de la préciser aujourd'hui avec, autant que possible, les nuances et les réserves qu'André Gide exige de ses commentateurs.

La fonction de « témoin », qu'on a attribuée à beaucoup d'écrivains, surtout dans la période d'euphorie qui a suivi la guerre, et qu'on leur a attribuée avec trop de facilité, ne convient proprement qu'à André Gide. N'est pas témoin qui veut, et ne sait pas qui veut exprimer un témoignage. Gide nous raconte que, très jeune, au début de sa carrière, il pensait que l'écrivain, l'artiste, doit manifester. Autrement dit, que l'écrivain, l'artiste doit rendre publiques ses expériences humaines. Il convient de tenir compte, ici, de la tradition protestante, et il faut rappeler que les protestants, avant Gide, se sont rarement manifestés littérairement en France. On peut donc, de ce point de vue, considérer Gide comme le premier grand écrivain français protestant depuis Rousseau.

Il ne faut pas oublier aussi que Gide est de formation savante, si l'on peut ainsi dire. Fils et neveu de juristes et d'économistes, porté vers les sciences naturelles et, en général, vers les disciplines qui reposent sur l'observation, Gide ne ressemble pas à l'écrivain pur, par exemple à M. de Monttherlant. Avant la guerre, dans sa discussion avec Barrès, c'était le savant qui parlait. Le mot de déraciné, qui avait une résonance métaphorique et sentimentale pour le romancier de l'énergie nationale, n'offrait à Gide que son sens propre. Ce n'était pas un homme de gauche qui répondait au nationaliste, c'était un jardinier.

Ce sens positif de l'observation s'accompagne curieusement, chez Gide, d'une sorte de refus de la pensée logique. Gide ne veut pas précéder l'expérience. Il l'attend. De là une volonté de naïveté, si l'on peut ainsi dire, une ouverture de l'esprit et de l'âme, qui donne l'impression d'un homme qui aime mieux se laisser duper que de prévoir par raisonnements théoriques. Gide a choisi d'être surpris, par les choses et les personnes, non, point par pose intellectuelle, mais pour juger par lui-même et sur son impression personnelle. C'est pourquoi Gide est sans doute le plus pur de nos écrivains, c'est-à-dire le

moins préparé à ce qu'il pensera.

Un autre trait de Gide, très sensible dans son *Journal*, c'est une sorte de distraction du monde lorsqu'il s'interroge sur ce qu'il pense. Il cite les autres, il commente avec amitié et profit les propos qu'il a entendus ; pourtant, ces propos ne sont pour lui que des échos lointains : il écoute ce qu'on dit, il n'entend que lui-même. D'où vient la grande solitude de cet écrivain justement célèbre et très entouré ? Je n'imagine pas qu'on puisse communiquer avec Gide comme on communique par les mathématiques ou par la philosophie. Aussi cet observateur est-il le moins rationaliste des hommes.

L'expérience littéraire d'André Gide est dans son genre incomparable. Il a précisément, si l'on peut ainsi dire, joué le rôle de cobaye dans le grand mouvement qui, parti du symbolisme, et entraînant les meilleurs éléments de celui-ci, a rejoint la tradition. Il en a marqué toutes les étapes, il en a enregistré tous les enseignements et toutes les surprises. Une surprise d'André Gide, une remarque notée dans son *Journal*, une réflexion à la suite d'un entretien, ont une portée proprement historique.

Mais lui-même a mis longtemps à se situer historiquement. Son individualisme, ses habitudes, sa distraction, les conditions de l'existence d'avant la guerre, lui ont permis de rester très longtemps sans ce qu'on pourrait appeler un état civil spirituel. Il a été longtemps un rentier de la pensée et de la sensibilité ; et brusquement, il est tombé dans la réalité sociale et politique, ce qui fut pour lui à la fois un éveil et un réveil. Volontairement autodidacte, malgré sa culture première, il a voulu tout apprendre par lui-même, et pas à pas, il a mécontenté les uns et les autres. Il ne cherchait à contenter personne, et encore moins lui-même que tous les autres.

Il est probable que Gide sera considéré comme le meilleur critique de sa génération. Là encore, comme dans toutes ses autres activités, il a représenté et célébré l'enseignement de l'expérience. Telle page de lui sur Théophile Gautier, sur Mirbeau, ont eu une importance décisive dans la vie des lettres. Son seul défaut, qui était aussi celui de Proust, est d'avoir cru (je ne sais s'il y croit encore) à la possibilité de changer la nature humaine et de découvrir des nouveautés sur l'homme. Ce fut l'illusion d'une génération intellectuelle par ailleurs admirable. Dernier écho du romantisme chez des esprits qui ne voulaient plus du romantisme, mais qui ne savaient pas tout à fait comment lui échapper.

Ramon Fernandez.

(1) *La Pléiade*.